

Connecteurs et inférence

Jacques Moeschler

Département de linguistique

Université de Genève

1. Introduction

Le thème des connecteurs est maintenant bien documenté, bien illustré, tant du point de vue descriptif que du point de vue théorique. Chose remarquable, c'est surtout autour de ce sous-ensemble de marques procédurales que la pragmatique linguistique s'est attaquée, et ce depuis plus de vingt ans (cf. Ducrot et al. 1980, Anscombe & Ducrot 1983, Roulet et al. 1985 notamment). Par la suite, presque toutes les approches pragmatiques du discours y ont ajouté leur pierre : analyse conversationnelle (Schiffrin 1987), théorie de la pertinence (Blakemore 1987, Carston 1993), pragmatique du discours (Reboul & Moeschler 1998a), sémantique du discours (le Draoulec 1997).

Un tel intérêt, motivé indépendamment de quelque approche pragmatique que ce soit, mérite qu'on s'y arrête. Pourquoi les connecteurs ont-ils autant intéressé la linguistique d'orientation pragmatique et pourquoi ce thème de recherche revient-il continuellement sur le tapis¹ ? C'est la première question à laquelle nous aimerions répondre dans cet article. Malgré la diversité des réponses, nous verrons que l'une des réponses récentes, donnée dans le cadre de la Théorie de la Pertinence (Sperber & Wilson 1986, 1995), conduit à une hypothèse nouvelle sur la nature de l'encodage linguistique. Sous cet angle, nous verrons que les connecteurs encodent, comme d'autres catégories fonctionnelles, des informations portant sur la manière de traiter d'autres représentations (propositions, événements) plutôt qu'ils ne permettent la constitution de représentations à forme propositionnelle. Plus précisément, nous ferons l'hypothèse que les connecteurs encodent de l'information procédurale plutôt que de l'information conceptuelle, et l'opposition de nature entre information conceptuelle et procédurale nous permettra de jeter quelque lumière sur le contenu sémantique des connecteurs. Enfin, nous examinerons, dans le cadre d'une théorie

¹ On renvoie à des monographies récentes, notamment Rossari (2000).

récente du traitement du discours, la Théorie des Représentations Mentales (Reboul & Moeschler 1998a, Reboul 2000), quel rôle jouent les connecteurs dans l'interprétation du discours. Nous verrons notamment que la fonction première d'un connecteur est le groupement de représentations mentales d'événements.

1. L'intérêt des connecteurs

La première question que nous aimerions aborder est celle de l'intérêt des connecteurs. Pour pouvoir répondre à cette question, il nous faut partir d'une définition des connecteurs pragmatiques. Nous reprendrons la définition donnée dans Reboul & Moeschler (1998a, 77) □

Connecteur pragmatique (définition 1)

Un connecteur pragmatique est une marque linguistique, appartenant à des catégories grammaticales variées (conjonctions de coordination, conjonctions de subordination, adverbes, locutions adverbiales), qui

- a) articule des unités linguistiques maximales ou des unités discursives quelconques
- b) donne des instructions sur la manière de relier ces unités
- c) impose de tirer de la connexion discursive des conclusions qui ne seraient pas tirées en leur absence.

Cette définition donne trois caractéristiques définitoires, concernant respectivement le *domaine*, la *nature du contenu* et les *effets* de l'usage des connecteurs. Les deux premières propriétés sont celles pour lesquelles les théories sémantiques et pragmatiques de l'énonciation et du discours ont fait le plus de propositions. En revanche, l'idée qu'un connecteur impose un effet (cognitif) qui ne serait pas possible de tirer en son absence est une idée plus récente, dont la première apparition est liée aux travaux de Blakemore (1987) et de Luscher (1994, 1999).

Pour donner une illustration du fonctionnement d'un connecteur, voici un exemple classique, celui de *mais* □

- (1) Il fait beau, mais j'ai envie de rester à la maison.

Cet exemple permet de faire les constats suivants, relevant des deux premières propriétés □

- Domaine □ *mais* articule deux propositions indépendantes
 - *il fait beau*
 - *le locuteur a envie de rester à la maison*
- Nature du contenu □ *mais* introduit un contraste entre les conclusions que le locuteur invite le destinataire à tirer, à savoir

- *Le beau temps* est une raison de *sortir*
- *Avoir envie de rester à la maison* est une raison de *ne pas sortir*

La troisième propriété (effets cognitifs ou contextuels), pour être rendue visible, est illustrée par le même exemple sans connecteur□

(1) Il fait beau, j'ai envie de rester à la maison.

Dans (2), aucun contraste n'intervient et l'interlocuteur est en droit de comprendre que le fait de rester chez soi est motivé par le beau temps. On voit donc, à partir de cet exemple non seulement comment fonctionne un connecteur (quel est son domaine, quel est son contenu), mais surtout quelle est sa fonction□ permettre de faire des inférences qui ne seraient pas possibles en son absence².

Une autre propriété des connecteurs a modifié quelque peu le tableau présenté jusqu'ici, et a eu des conséquences non seulement sur la manière de définir leur domaine, leur contenu et leurs effets, mais surtout sur la manière de comprendre la fonction du langage. Cette propriété est *l'énonciation*, et la capacité des connecteurs à la convoquer dans leur domaine. Voici deux autres exemples, tirés de Ducrot (1980), illustrant la différence entre *fait* et *énonciation*□

(1) Pierre est là, mais Jean ne le verra pas.

(1) Pierre est là, mais ça ne regarde pas Jean.

Voici les paraphrases que donne Ducrot (1980, 16) de ces usages□

- Le fait que Pierre soit là pourrait amener à penser que Jean va le rencontrer, mais, malgré cela, la rencontre n'aura pas lieu (3).
- Je t'annonce que Pierre est là, ce qui pourrait t'amener à en informer Jean□ mais il ne le faut pas, car la présence de Pierre ne concerne pas Jean (4).

La différence d'usage de *mais* entraîne bien évidemment une différence importante de contenu□ en (3), *mais* relie des contenus décrivant des faits (un fait avéré et un fait à venir), alors qu'en (4), *mais* oppose un acte de parole (l'annonce par le locuteur de la présence de Pierre) et un autre acte de parole (la demande du locuteur de ne pas prévenir Jean).

² Nous verrons plus loin que cette propriété, même si elle est fondamentale, doit être quelque peu nuancée, notamment lorsque d'autres informations encodées linguistiquement permettent de tirer des inférences de même nature.

Cette différence a été prise au sérieux par la linguistique de l'énonciation, et, outre le fait de montrer que les connecteurs peuvent avoir comme domaine des propositions et/ou des actes d'énonciation, on en a tiré comme conclusion que le sens d'un énoncé n'était rien d'autre que l'image qu'il donnait de son énonciation, à savoir de l'acte qui en est l'origine. Cette conception auto-référentielle du sens, bien argumentée par Ducrot dans ses travaux sur l'argumentation et la polyphonie, a donné lieu à une vision instructionnelle de la signification. En d'autres termes, la découverte de l'énonciation n'a pas eu pour seul effet de modifier, en l'élargissant, le domaine des connecteurs – elle a permis de donner une autre image de la signification linguistique, celle de signification procédurale.

La notion d'*instruction* a permis de mieux caractériser la signification linguistique attachée aux connecteurs, et une différence importante a été introduite pour rendre compte du fonctionnement des connecteurs – c'est la différence entre segments linguistiques et entités sémantiques. Un connecteur, du strict point de vue linguistique, articule des segments linguistiques. Pour reprendre l'exemple canonique de *mais*, une séquence de la forme *X mais Y*, pour donner lieu à une interprétation sémantique appropriée, doit dans un premier temps permettre l'identification des entités sémantiques articulées par le connecteur (proposition, acte illocutionnaire, acte d'énonciation). Ce n'est que sur ces entités sémantiques que va porter l'instruction caractérisant la signification du connecteur. On peut ainsi définir la procédure d'interprétation d'une phrase contenant *mais* de la manière suivante –

- (1) a. X mais Y
- b. P mais Q
- c. P +> r
- d. Q +> non-r
- e. (Q maisP) +> non-r

Ainsi, le sens attribué l'énoncé d'une phrase passe par l'identification des contenus sémantiques représentés ici par les variables *P*, *Q*, *r* et *non-r*. L'instruction du connecteur (ici *mais*) consiste simplement en un schéma identifiant les relations (d'inférence argumentative) entre ces entités.

Enfin, il faut ajouter une dernière propriété des connecteurs, mise à jour dans une perspective théorique proche mais différente, l'ANALYSE DE DISCOURS (au sens de Reboul & Moeschler 1998a). L'hypothèse de cette approche, bien explicitée et détaillée dans Roulet et al. (1985), consiste à voir dans les connecteurs un ensemble de marques jouant un rôle, au même titre que d'autres ensembles de marques comme

les verbes performatifs et les marques de structuration de la conversation (MSC), dans la signalisation de la structure du discours. Les connecteurs, regroupés en différentes classes selon leur fonction argumentative ou non argumentative (connecteurs argumentatifs pour *car, parce, puisque*, contre-argumentatifs pour *mais, quand même, pourtant*, consécutifs pour *donc, alors, ainsi*, réévaluatifs pour *finalement, en fin de compte, décidément*), joueraient donc un rôle dans la structure du discours, en signalant notamment la fonction (dite interactive) des actes qu'ils articulent.³

Dans cette perspective, une réponse à la question de l'intérêt des connecteurs peut être donnée. Les connecteurs, en demandant d'identifier des contenus sémantiques comme *P, Q, r* et *non-r*, permettent d'accéder à des interprétations de discours auxquelles l'interprétant n'aurait pas nécessairement accès. Dans l'approche discursive, les connecteurs constituent des heuristiques permettant d'accéder à la représentation de la structure du discours.

1. Une autre analyse

Dans le cadre d'une approche pragmatique différente, issue du paradigme Gricéen, la question de l'intérêt pour les connecteurs a reçu une autre réponse. Celle-ci a été formulée dans le cadre de la Théorie de la Pertinence (Sperber & Wilson 1986, 1995), notamment par le travail de Blakemore (1987). Les connecteurs seraient en effet des contraintes sémantiques sur la pertinence. Dans l'esprit de la pragmatique Gricéenne⁴, les connecteurs illustreraient une propriété pragmatique fondamentale □ les aspects non vériconditionnels du sens des énoncés. Cette propriété a souvent été associée à ce qu'on appelle la signification procédurale des expressions linguistiques⁵. En d'autres termes, la caractéristique majeure des connecteurs serait

³ Cf. Moeschler (1985) pour une présentation détaillée, et Moeschler (1996) pour une analyse critique.

⁴ Selon que les inférences sont annulables (cas de *et* notamment) ou non annulables (*mais*), l'analyse Gricéenne qualifie l'effet sémantique des connecteurs d'implicatures respectivement conversationnelles et conventionnelles.

⁵ Le tableau est un peu plus complexe. Sperber & Wilson (1990, 1993) ont bien montré que les aspects non-vériconditionnels et les aspects procéduraux ne pouvaient pas se confondre. Le meilleur exemple est celui des expressions référentielles (pronoms, descriptions définies, expressions indexicales notamment) qui, tout en ayant une signification procédurale, contribuent de manière fondamentale à la détermination des conditions de vérité des énoncés (cf. Moeschler et Reboul 1994, chapitre 4, Reboul & Moeschler 1998a, chapitre 6).

leur signification procédurale, définie comme de l'information sur la manière de traiter l'information conceptuelle associée à la signification des autres types d'expressions linguistiques (notamment les catégories lexicales). L'information procédurale attachée aux connecteurs, définis comme des contraintes sur la pertinence, faciliterait l'interprétation des énoncés, à un double niveau □ celui de la formation du contexte et celui des effets contextuelles.

Alors que dans les approches pragmatiques classiques, les connecteurs reçoivent soit une fonction argumentative, soit une fonction discursive, le rôle des connecteurs est ici de contribuer à la pertinence des actes de communication. Dans la théorie de la pertinence, la communication (et *a fortiori* les actes de communication, par exemple verbale) a deux propriétés □ celle d'être ostensive (le locuteur montre qu'il produit un acte de communication ostensive) et celle d'être inférentielle (le destinataire doit inférer l'intention informative du locuteur en reconnaissant son intention communicative). Communication ostensive et communication inférentielle sont ainsi deux aspects fondamentaux de tout acte de communication, qu'il soit verbal ou non verbal. Lorsque la communication est verbale, le locuteur produit donc un énoncé dans le but de communiquer sa pensée au destinataire, sans pour autant que la phrase employée encode de manière transparente la pensée qu'il désire communiquer. Comme la littéralité est un type de ressemblance interprétative très particulier entre la représentation à forme propositionnelle de la pensée du locuteur et la représentation à forme propositionnelle de son énoncé, le cas général est la non-littéralité. Plutôt que de voir dans la non-littéralité la conséquence de modalités d'interaction (théorie de la politesse) ou la conséquence de contraintes discursives (théorie des relations de discours), la théorie de la pertinence fait de la non-littéralité la conséquence d'une contrainte cognitive □ le locuteur n'a pas à sa disposition un répertoire, un code, lui permettant de communiquer de manière transparente ses pensées, soit que celles-ci soient trop complexes, soit qu'il n'ait pas à disposition d'expression linguistique exacte de sa pensée, soit encore (ce qui est la majorité des cas) qu'il ait intérêt à choisir des moyens indirects pour des raisons de pertinence. En d'autres termes, le locuteur peut être plus efficace, tant du point de vue communicatif que du point de vue cognitif, en utilisant des moyens linguistiques communiquant de manière indirecte, non-littérale son intention informative.

Il nous faut maintenant donner une définition précise de la pertinence, si l'on veut montrer en quoi les connecteurs sont des contraintes sémantiques sur la pertinence. La pertinence est définie par Sperber & Wilson comme une notion

comparative dans un même contexte, un énoncé pourra être plus pertinent qu'un autre. Conversement, un même énoncé pourra être plus pertinent dans un contexte que dans un autre. Pourquoi? Examinons les deux situations suivantes.

- (1) Pierre: Conduirais-tu une Mercedes?
 a. Marie: Jamais je ne conduirais une Mercedes.
 b. Marie: Jamais je ne conduirais une voiture de luxe.
- (1) Jacques: Axel, va te laver les dents!
 Axel: Papa, je n'ai pas sommeil.
- (1) Jacques: Axel, va te coucher!
 Axel: Papa, je n'ai pas sommeil.

En (6), la première réponse de Marie, si elle est explicite, est moins pertinente que sa deuxième réponse. Pierre comprendra en effet que Marie ne conduira jamais de Mercedes, mais pas non plus de Jaguar, de Ferrari ou de Rolls Royce. L'énoncé *je n'ai pas sommeil* est plus pertinent en (7) qu'en (8), car il communique non seulement qu'Axel ne veut pas aller se coucher (ce qu'il communique en (8)), mais aussi qu'il ne veut pas aller se laver les dents.

On voit donc que la pertinence d'un énoncé est relative à ses effets cognitifs, ou implications contextuelles, à savoir l'ensemble des implications qu'il produit relativement à un contexte. Plus un énoncé produit d'effets cognitifs, plus cet énoncé est pertinent. Mais un deuxième paramètre intervient: la pertinence est relative aux efforts de traitement, à savoir aux efforts cognitifs nécessaires pour le comprendre. Ainsi, on dira qu'en (9), la réponse de Nat est plus pertinente que celle d'Alex, car elle demande moins d'effort de traitement pour les mêmes effets contextuels⁶.

- (1) Jacques: Quelle heure est-il?
 (1) Alex: Il est vingt et une heure trois minutes et 15 secondes.
 Nat: Il est neuf heures.

Si l'on tient compte des paramètres de l'effort et de l'effet ensemble, alors un énoncé plus long, plus complexe, pourra être plus pertinent parce qu'il produit plus d'effet. Ainsi, la réponse de Marie en (11) sera plus pertinente que celles données en (6), parce qu'on en conclura non seulement que Marie ne conduira aucune voiture comme une Porsche, une Mercedes, une Bentley, mais encore qu'elle refusera de se faire transporter dans un tel véhicule.

⁶ Cf. Van der Henst, Carles & Sperber (2000) sur les questions de lecture ou d'arrondissement du temps comme réponse à la question de l'heure.

(1) Pierre □ Conduirais-tu une Mercedes □

Marie □ Non seulement je ne conduirais jamais une voiture de luxe, mais en plus jamais ne j'y entrerais.

Lorsque la théorie de la pertinence affirme que les connecteurs sont des contraintes sémantiques sur la pertinence, il faut comprendre par là qu'ils imposent des contraintes d'une part sur la formation du contexte, notamment sur la nature des prémisses implicites, et d'autre part sur les effets contextuels, soit par ajout d'une information nouvelle, soit par réévaluation d'une information ancienne. Par exemple, *donc* impose une contrainte sur la formation du contexte, *parce que* permet de tirer une implication contextuelle nouvelle, alors que *mais* réévalue, en la supprimant, une information précédemment entretenue comme vraie ou probablement vraie, comme le montrent les exemples suivants □

(1) John est anglais, il est donc courageux

(prémisse implicite □ les Anglais sont courageux)

(1) Jean est tombé, parce que Max l'a poussé

(implication contextuelle □ l'événement « □ Max a poussé Jean □ » a causé la chute de Jean)

(1) Max a poussé Jean, mais il n'est pas tombé.

(éradication de l'implication contextuelle « □ Jean est tombé □ »)

À strictement parler, l'ajout d'un connecteur dans un énoncé devrait produire un surcroît de traitement cognitif, et ainsi diminuer sa pertinence. Cela dit, l'augmentation de coût de traitement devrait être naturellement compensée par les effets contextuels associés à la présence du connecteur. On peut ainsi tirer deux conséquences importantes de la présence d'un connecteur dans un énoncé □

1. d'une part, si un connecteur est une contrainte sémantique sur la pertinence, alors cela implique que sa signification contribue à la pertinence d'un énoncé.

Cela dit, les connecteurs ne sont pas égaux entre eux quant à leurs contraintes sémantiques sur la pertinence □ certains connecteurs ont un contenu sémantique fort, d'autres ont un contenu sémantique plus faible □

1. d'autre part, le fait qu'un connecteur soit doté d'un contenu sémantique contribuant à la pertinence de l'énoncé ne suffit pas à garantir sa pertinence □

certains usages des connecteurs sont pertinents, alors que d'autres ne le sont pas.

On le voit, la question cruciale est de savoir comment décrire, en termes généraux et spécifiques, la contribution des connecteurs comme contraintes

sémantiques sur la pertinence. Nous pouvons déjà dire que, dans cette perspective, la fonction des connecteurs n'est plus heuristique□ le choix de la présence d'un connecteur par un locuteur est directement lié à ses intentions et à la recherche de pertinence. La question de l'intérêt des connecteurs est dès lors posée d'une manière nouvelle□*les connecteurs nous donnent des indications sur la manière dont les locuteurs s'y prennent pour optimiser la pertinence de leurs énoncés.*

1. Information conceptuelle et information procédurale

La différence entre information conceptuelle et information procédurale est maintenant classique. Elle a un versant cognitif et un versant linguistique.

1. Le versant cognitif est lié à la nature des entités qui font l'objet d'opérations cognitives. La théorie de la pertinence est une théorie représentationnelle, selon laquelle les entités qui font l'objet d'opérations cognitives sont des représentations à forme propositionnelle.⁷ Dès lors, pour que le système central de la pensée puisse faire des opérations (inférences) sur des représentations à forme propositionnelle, il est nécessaire que les stimuli linguistiques fournissent des informations pour accéder à ces représentations. Sans entrer dans le détail, on peut faire l'hypothèse que c'est principalement l'information conceptuelle des expressions linguistiques qui permet l'accès à de telles représentations. Quant à l'information procédurale, elle permet, toujours au niveau du système central, de manipuler les représentations à forme propositionnelle. En d'autres termes, l'information procédurale indique comment traiter les représentations propositionnelles construites sur la base des informations conceptuelles, quelles opérations effectuer sur ces représentations, etc.
1. Le versant linguistique est, pour un certain nombre de langues tout au moins, encore plus simple à présenter. Les linguistes savent bien que le lexique d'une langue naturelle se répartit en deux grandes classes□

⁷ Dans la section suivante, nous parlerons principalement de *représentations mentales* (RM), et nous ne leur donnerons pas un format propositionnel. Comme nous le verrons, les RM sont des constructions d'individus, et si nous pouvons construire des représentations à forme propositionnelle sur la base des représentations mentales d'individus, leur insertion dans un format propositionnel n'est pas nécessaire.

- a. Un lexique ouvert, formé des catégories lexicales (essentiellement nom, verbe et adjectif), dont la fonction est de permettre l'accès aux représentations mentales d'entités du monde. Le lexique ouvert encode l'information conceptuelle.
- b. Un lexique fermé, formé des catégories non-lexicales (fonctionnelles) ou morphèmes grammaticaux, dont la fonction est de permettre la manipulation des entités constituées par le lexique ouvert. Le lexique fermé encode l'information procédurale.

La justification linguistique à l'existence d'une classe ouverte d'expressions lexicales encodant de l'information conceptuelle est le fait que nous avons besoin d'accéder à un grand nombre de représentations mentales. En revanche, nous ne voulons pas avoir accès à un nombre infini d'opérations sur ces représentations, ce qui explique que le nombre d'expressions et de catégories fonctionnelles encodant l'information procédurale est limité.

La question de savoir si les deux ensembles de catégories, lexicales et non lexicales, recouvrent complètement ou non le domaine des informations conceptuelles et procédurales est davantage une question empirique qu'une question théorique. Il n'est nullement nécessaire en effet que les propriétés sémantiques des catégories linguistiques recouvrent parfaitement la distinction entre information conceptuelle et information procédurale. Il serait même intéressant, si on se place d'un point de vue plus sémantique, que certaines expressions encodant de l'information procédurale, comme les connecteurs, puissent, si on veut leur associer un contenu sémantique spécifique, être munis également d'un contenu conceptuel. On peut représenter les différentes situations de la manière suivante □

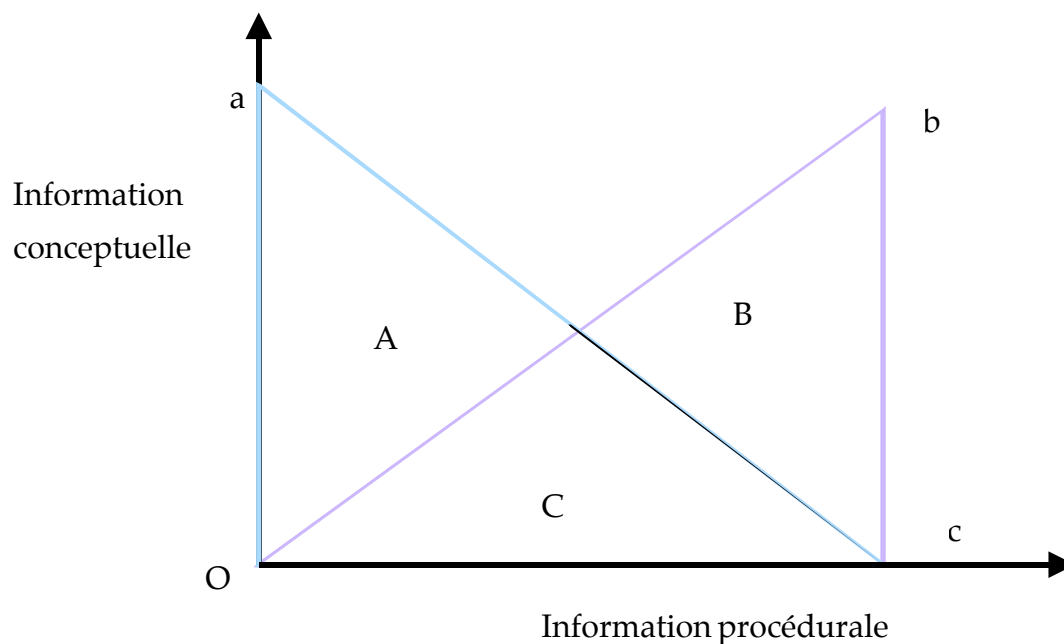


Figure 1 : informations conceptuelles et procédurales

Ce schéma nous permet d'envisager trois zones dans lesquelles les expressions conceptuelles est procédurales pourraient se répartir :

1. la zone A (triangle Oac) comprend le lexique conceptuel : la faiblesse de l'information procédurale est proportionnelle à la force de l'information conceptuelle.
2. la zone B (triangle (Obc) correspond au lexique procédural : plus l'information conceptuelle diminue, plus l'information procédurale augmente.

Le point intéressant est que l'on peut envisager une zone intermédiaire, à l'intersection des triangles A et B. Nous faisons l'hypothèse que les connecteurs ont comme zone sémantique privilégiée cette troisième zone (C) à l'intersection de A et B.

Comme le montre de manière informelle la figure 1, les informations procédurales ne sont pas toutes de même type. Le critère retenu jusqu'ici est le partage qu'elles peuvent avoir de l'information conceptuelle. Mais on peut utiliser un autre critère, celui de la portée de l'expression procédurale. Nous distinguerons, à partir de maintenant, deux types d'informations procédurales :

1. les expressions procédurales propositionnelles, comme les connecteurs pragmatiques, qui ont dans leur domaine une représentation à forme propositionnelle⁷
2. les expressions procédurales morphologiques, comme les temps verbaux, qui ont dans leur domaine une représentation conceptuelle moins que propositionnelle.

Si maintenant nous faisons la liste des informations encodées linguistiquement et non encodées linguistiquement, nous pouvons nous demander comment ces différents types d'information se combinent, et surtout si elles sont de force identique. Nous avons proposé, dans différents travaux sur la référence temporelle (cf. Moeschler 1999 et 2000 pour une présentation détaillée), de voir ces informations se répartir selon trois principes généraux⁸

- A. Les informations contextuelles sont plus fortes que les informations linguistiques.
- B. Les informations procédurales sont plus fortes que les informations conceptuelles.
- C. Les informations procédurales propositionnelles sont plus fortes que les informations procédurales morphologiques⁸.

Selon le principe A, les informations provenant des hypothèses contextuelles dominant les indications linguistiques. Selon le principe B, les informations attachées aux classes lexicales sont plus faibles que les informations procédurales (par exemple les connecteurs et les temps verbaux). Enfin, selon le principe C, les connecteurs seraient plus forts que les temps verbaux. Les exemples (15) à (17) illustrent ces différentes propositions⁹

- (2) Ce qui s'est passé, ce n'est pas que Max a poussé Jean et Jean est tombé, mais que Jean est tombé et Max l'a poussé.
(le contexte est plus fort que le connecteur *et* dans sa lecture temporelle)
- (3) Max a poussé Jean, parce que Jean est tombé.
(l'événement de *tomber* précède et cause l'événement de *pousser*)
- (4) Jean tomba et Max le poussa.
(l'événement de *tomber* précède l'événement de *pousser*)

Nous pouvons représenter ces trois principes à l'aide de la figure 2¹⁰

⁸ Les principes A et B sont certainement universels, mais pas le principe C. Cf. Kang'ethe (en préparation) pour une hypothèse différente sur le swahili.

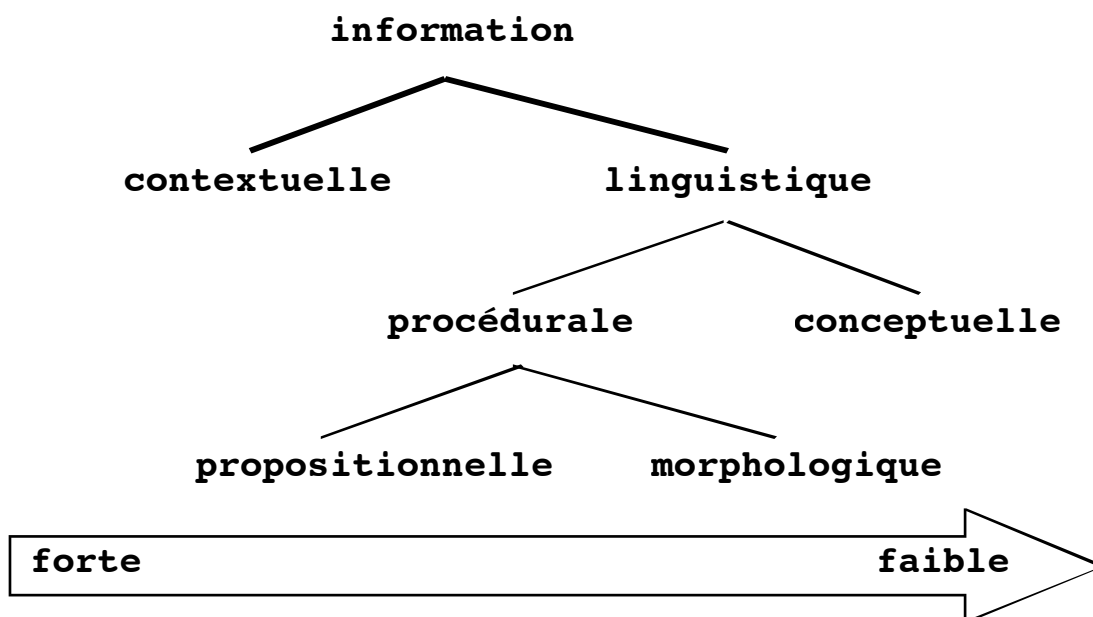


Figure 2 : hiérarchie des informations

On peut reprendre la figure 1 et lui donner maintenant la forme suivante ☐

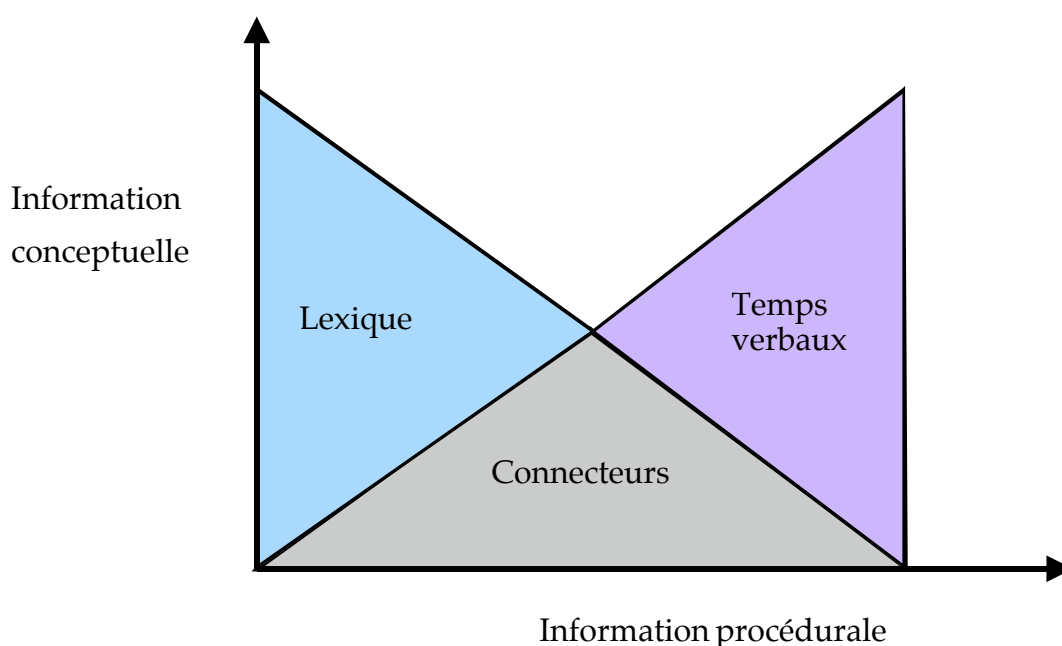


Figure 3 : types d'informations

Quelle définition pouvons-nous maintenant donner aux connecteurs? Nous savons que les connecteurs encodent de l'information procédurale propositionnelle, et qu'à ce titre, ils occupent un terrain intermédiaire entre les informations conceptuelles et les informations procédurales morphologiques. Mais si nous disons que les

connecteurs ont dans leur portée des représentations à forme propositionnelle, il nous faut indiquer lesquelles. Nous donnerons la définition suivante□

Connecteur pragmatique (définition 2)

Un connecteur est une expression procédurale propositionnelle ayant dans sa portée

- a. l'ensemble non vide des représentations à forme propositionnelle définissant le contexte de l'énoncé e_1 {C}
- b. la représentation à forme propositionnelle Q de l'énoncé e_2 qu'il introduit.

Un connecteur introduit ainsi deux ensembles de contraintes□ des contraintes sur le contexte nécessaire pour l'interprétation de e_2 □ des contraintes sur le type d'effet contextuel obtenu à partir de {C} et de Q .

2. Connecteurs et groupement

Nous allons maintenant faire une proposition plus précise sur le fonctionnement des connecteurs. Comme nous l'avons vu au paragraphe précédent, un connecteur pragmatique opère sur des ensemble de représentations à formes propositionnelles. Ces représentations à forme propositionnelle (ou plus simplement ces représentations propositionnelles) sont le résultat de l'interprétation des énoncés connectés, ou tout au moins de leur explicitation. Nous aimerions maintenant faire une proposition plus précise□

- a. En premier lieu, les représentations à formes propositionnelles sont des *représentations mentales d'individus*, et plus précisément d'événements.
- b. En second lieu, le connecteur opère un *groupement* de représentations mentales.

Nous n'allons pas ici entrer dans les détails de ce qu'est une représentation mentale (cf. Rebol et al. 1997 pour une introduction à la TRM, et Rebol 2000 pour une présentation détaillée sur les événements). Dans la Théorie des Représentations Mentales (TRM), une Représentation Mentale (RM) est un format de représentation du contenu d'individus, objets ou éventualités (états, activités, événements), comprenant différents champs ou entrées. Pour une représentation mentale d'événements, celles qui vont nous intéresser ici, une RM d'événement comprendra une adresse, une entrée logique (qui indiquera les partitions si l'événement est composé de sous-événements), une entrée encyclopédique comprenant l'accès au concept de l'événement, la description des participants de l'événement et les circonstances spatio-temporelles, une entrée *séquencement* indiquant les relations

temporelles entre événements lors d'une représentation d'événements complexes, et enfin l'entrée lexicale spécifiant la contre-partie linguistique de la RM. Reboul (2000, 27) représente de la manière suivante une représentation mentale d'événement□

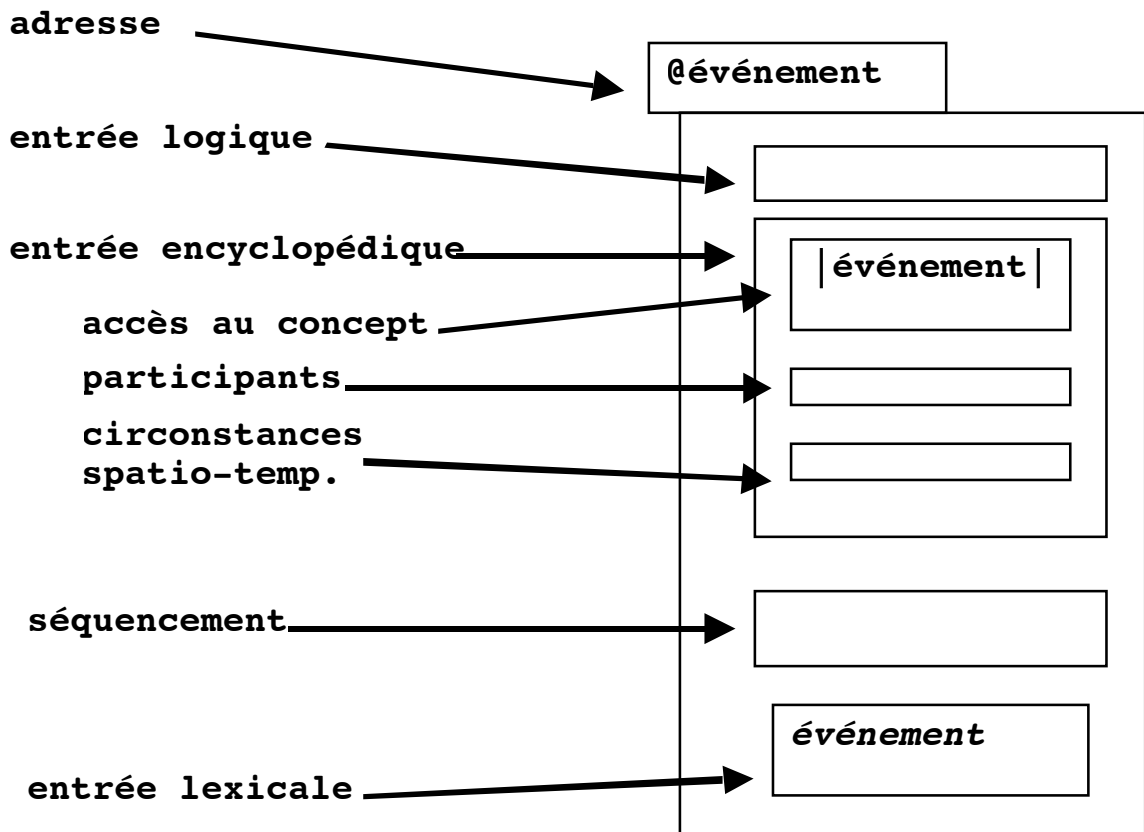


Figure 4 : la composition des RM-événements

Le groupement est, avec l'extraction, la fusion, la duplication, la création et la suppression, l'une des opérations sur les représentations mentales. Nous allons illustrer dans un premier temps le groupement de RM-objets, avant d'exemplifier et de développer le groupement de RM-événements.

Soit l'exemple suivant, tiré de Reboul (2000)□

- (5) a. Un homme et une femme entrèrent.
b. Ils allèrent s'asseoir au fond du bar.

L'interprétation du syntagme nominal indéfini *un homme et une femme* se fait, selon la TRM, en deux temps□

1. Dans un premier temps, chacune des expressions référentielles identifiant déclenche la création d'une RM-objet, respectivement [*@homme*] et [*@femme*]. On peut représenter ces deux RM de la manière suivante, les rectangles inclus représentant respectivement l'entrée logique (non

partitionnée), l'entrée encyclopédique (renvoyant aux concepts |homme| et |femme|) et l'entrée lexicale reprenant la forme des descriptions indéfinies (*un homme, une femme*)□

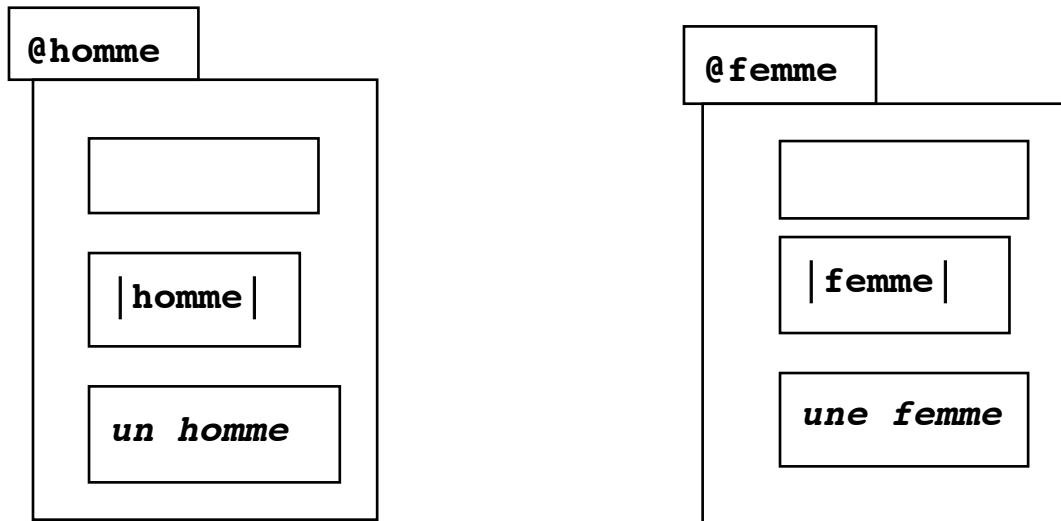


Figure 5 : première étape de l'interprétation de *Un homme et une femme*

2. La deuxième étape est associée au groupement par *et*. Ce que permet *et*, c'est de construire une nouvelle RM-objet ([@homme&femme]), résultat de l'union de l'entrée logique des deux RM-objets, dont la réalisation linguistique est le syntagme nominal complexe *un homme et une femme*. La figure 6 représente le groupement de ces deux RM□

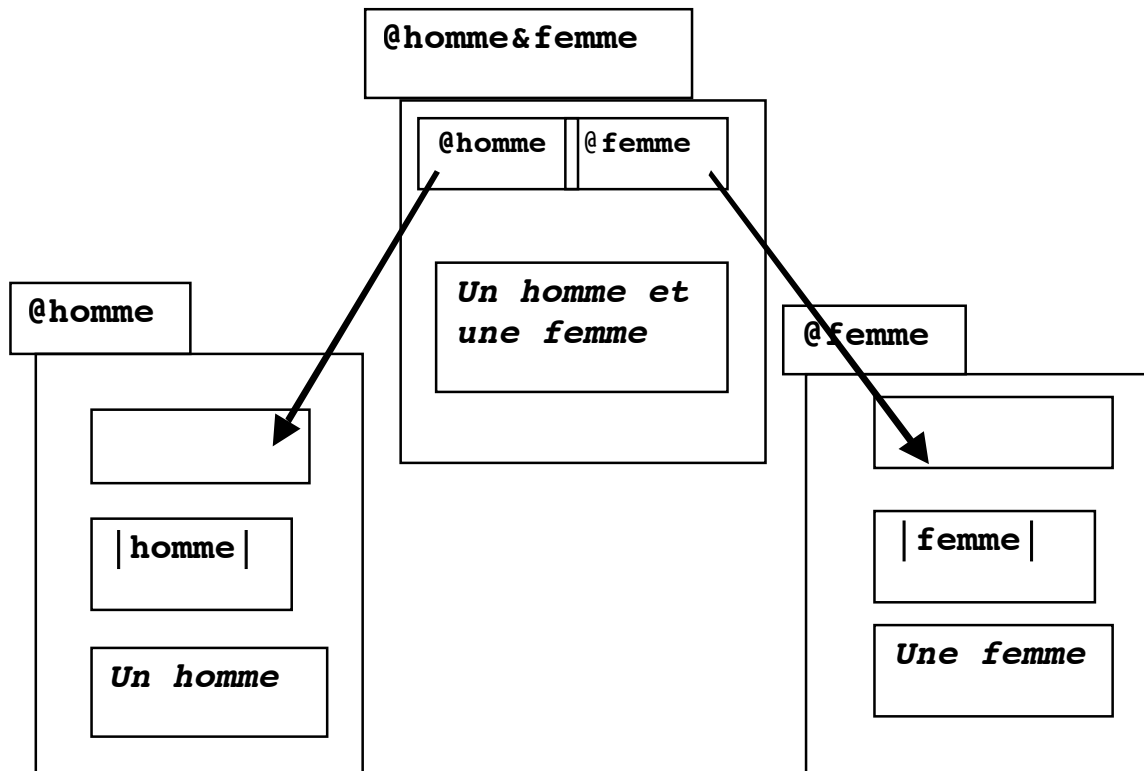


Figure 6 : groupement de deux RM-objets

A la fin de la première phrase, le Domaine de Référence (DR), à savoir l'ensemble de toutes les RM-objets disponibles, contient donc les trois RM-objets [*@homme*], [*@femme*] et [*@homme&femme*]. La seconde phrase, par la présence du pronom *ils*, va récupérer comme agent de l'événement [*@aller s'asseoir*], la RM-objet issue du groupement des deux RM-objets. Mais cette RM aurait très bien pu ne pas être activée au niveau de la deuxième phrase, si par exemple, la reprise s'était faite sur l'une ou l'autre des RM-objets singulière, comme le montre la version remaniée de (18) donnée en (19) □

- (6) a. Un homme et une femme entrèrent
 b. L'homme alla s'asseoir au bar, et la femme se dirigea vers les toilettes.

Le type de groupement auquel nous allons nous intéresser concerne le groupe d'événement, comme dans l'exemple réduit de Reboul (2000) □

- (7) L'avion atterrit et les passagers descendirent.

Cet exemple contient deux RM-événements, respectivement [*@atterrissage*] et [*@descente*]. Chacune de ces RM est associée aux énoncés *l'avion atterrit* d'une part et *les passagers descendirent* d'autre part. Cela dit, l'interprétation complète de ce discours suppose que l'on tienne compte d'une part du connecteur *et* et de la relation

entre les événements. Comme nous le montrerons plus loin, *et* force un groupement de deux entités de même type, ici deux événements ([@A&D]), et tout groupement d'événement suppose la résolution de l'ordre temporel ([@atterrissage] → [@descente]). Nous pouvons donner une représentation complète de cette structure événementielle de la manière suivante⁹ :

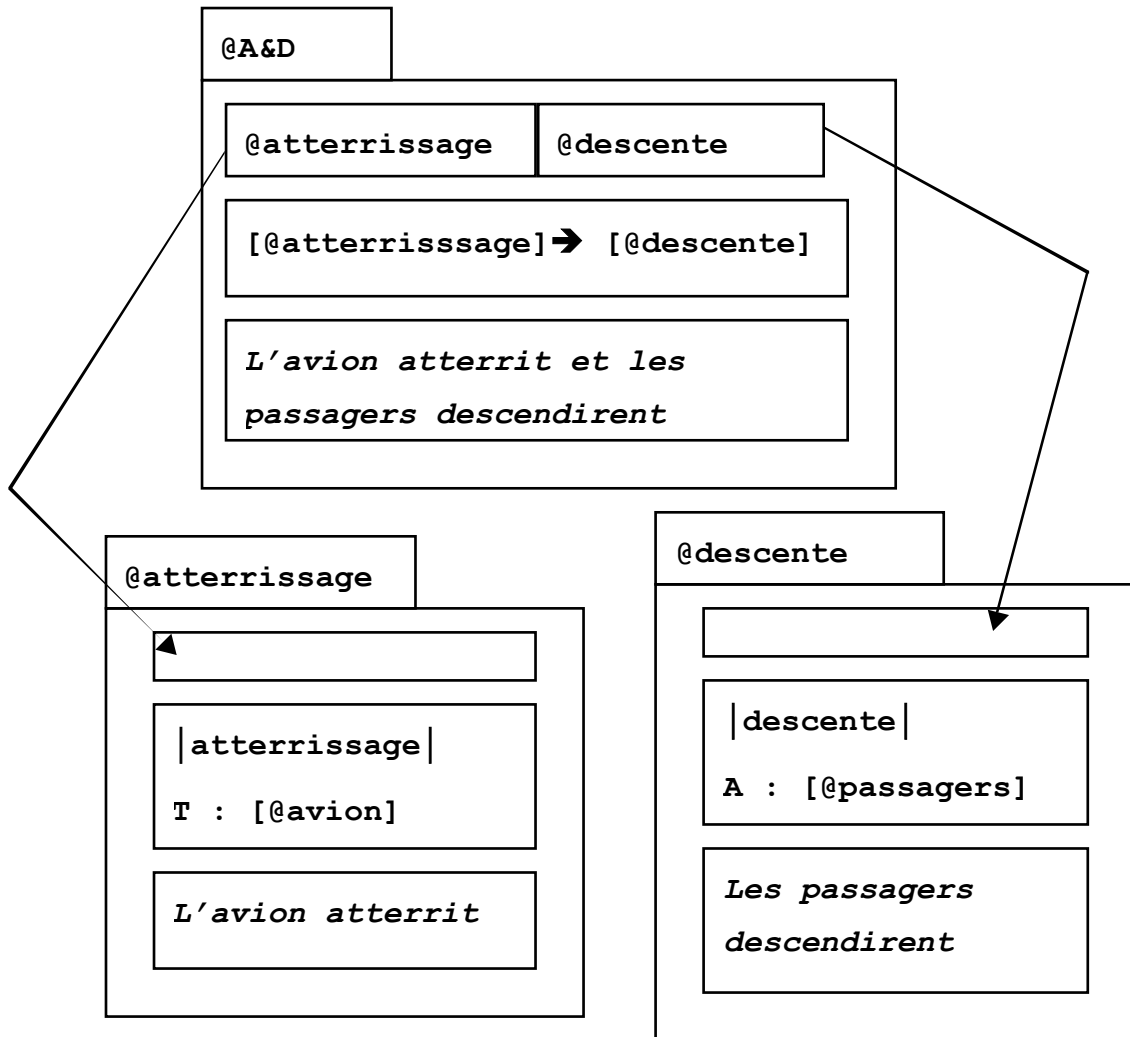


Figure 7 : groupement de RM-événements

Si *et* force, comme nous l'avons affirmé, le groupement de deux RM-événements, comment expliquer la différence entre un discours comprenant *et* et le même discours sans *et* ? En d'autres termes, existe-t-il une différence d'interprétation entre les deux discours (21) et (22) ?

- (8) L'avion atterrit et les passagers descendirent.
- (9) L'avion atterrit. Les passagers descendirent.

⁹ Nous noterons que l'ordre temporel n'est pas une relation entre RM, mais une relations entre événements.

Dans les deux cas, l'interprétation correspond à quelque chose comme (23), qui indique la relation d'ordre temporel entre les deux événements□

(10) e_1 (*l'avion atterrit*) < e_2 (*les passagers descendent*)

Quelle est alors la contribution de *et*□ Groupement et ordre temporel semblent satisfaits tant par un discours présentant *et* qu'un discours sans *et*. Dès lors, il nous faut une hypothèse supplémentaire, sans quoi la contribution de ce connecteur ne consisterait qu'à rendre plus manifeste ou explicite une relation temporelle par ailleurs inférable indépendamment de lui.

3. Le Modèle des Inférences Directionnelles

Nous allons tenter une réponse à la question du rôle des connecteurs, notamment temporels, dans le cadre de la sous-théorie de la pertinence que nous développons actuellement, le Modèle des Inférences Directionnelles (MID). Le MID, comme la TRM, sont deux spécifications de la Théorie de la Pertinence pour le traitement de la référence, et de la référence temporelle en particulier.

Nous avons vu au § 5 comment représenter le groupement d'événements, et notamment la contribution du connecteur *et* au groupement d'événements. Ce que nous aimerions montrer dans ce paragraphe, c'est comment, à partir d'informations contextuelles et linguistiques, nous obtenons telle ou telle inférence temporelle. C'est sur la base de ce calcul que s'effectuera le groupement spécifiant le type de séquençement temporel. Avant de donner quelques informations sur le mode de calcul des inférences temporelles, nous aimerions présenter l'architecture générale de la théorie pragmatique que nous utilisons□

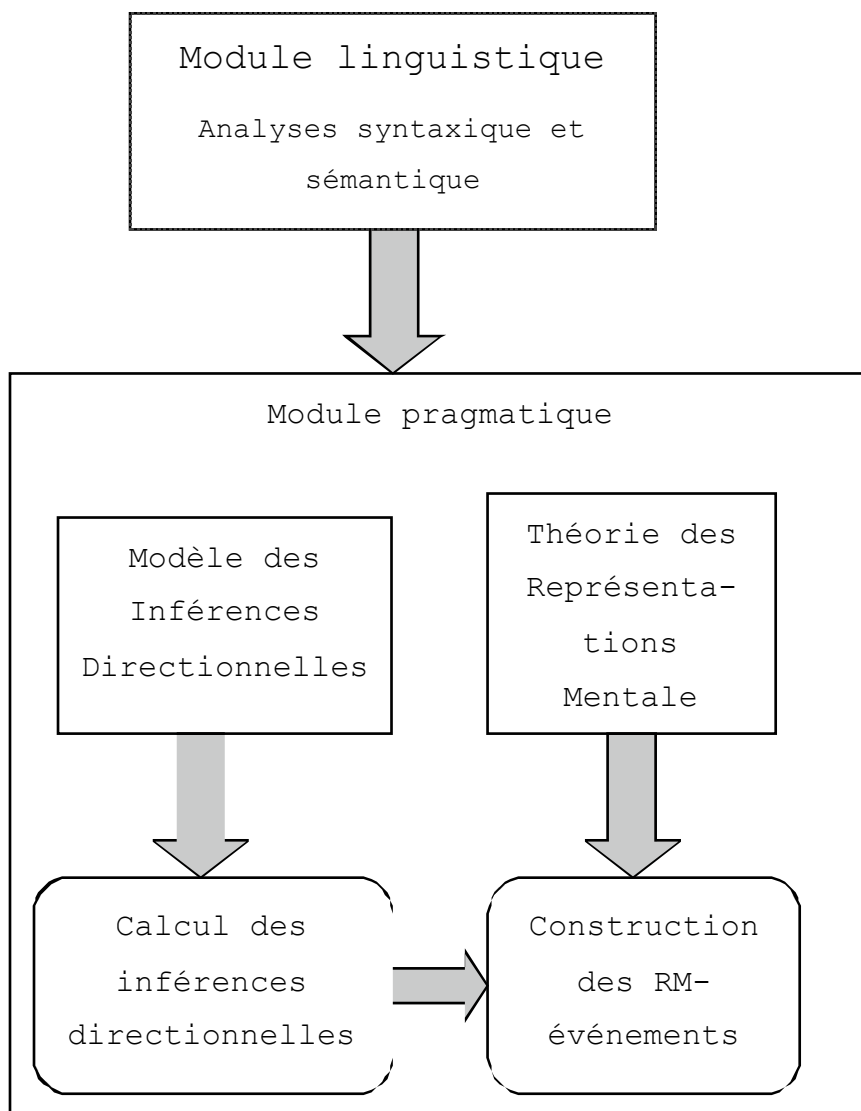


Figure 8 : architecture de la théorie pragmatique

La notion clé du MID est celle d'inférence directionnelle. Le MID réduit l'ensemble des relations temporelles pertinentes entre événements à deux types de relations¹⁰

¹⁰ D'autres relations temporelles pertinentes font l'objet de l'analyse du MID, notamment

3. l'indétermination temporelle (IT) : aucun ordre en événements ne se produit (1)
 4. l'inclusion temporelle : un événement est inclus temporellement dans un autre (2)
- (1) Axel a trouvé la solution de *Prisoner of Ice*, Alex a réussi *Atlantis* et Nat a terminé avec succès *Titanic*.
- (2) Axel a trouvé la solution de *Prisoner of Ice* en un quart d'heure. Ses frères étaient autour de lui pour le conseiller.

1. l'inférence en avant (IAV) : l'ordre des événements est parallèle à l'ordre du discours (24) □
2. l'inférence en arrière (IAR) : l'ordre des événements est l'inverse de l'ordre du discours (25) □

(11) Axel a trouvé la solution de *Prisoner of Ice*. Ses frères l'ont félicité.

(12) Alex et Nat ont félicité Axel. Il a trouvé la solution de *Prisoner of Ice*.

L'originalité du MID est de faire l'hypothèse que les Inférences Directionnelles (ID) sont le résultat de la combinaison d'informations contextuelles et linguistiques. Les informations contextuelles sont les hypothèses contextuelles validant les inférences directionnelles tirées sur la base des informations linguistiques □ les informations linguistiques à l'origine des inférences directionnelles sont les informations conceptuelles encodées dans les catégories lexicales et les informations procédurales encodées dans les catégories fonctionnelles. L'approche ainsi définie est donc contextuelle et pragmatique, compositionnelles et sémantique, dans la mesure où, comme nous le verrons plus loin, le calcul linguistique est compositionnel. Comme nous l'avons vu, ces différentes informations sont hiérarchisées (cf. figure 2). À partir de cette hiérarchie, et des trois principes A, B et C du MID, stipulant que les informations contextuelles sont plus fortes que les informations linguistique (A), que les informations procédurales sont plus fortes que les informations conceptuelles (B) et que les informations procédurales propositionnelles sont plus fortes que les informations procédurales morphologiques (C), le MID fait une hypothèse supplémentaires □ les indications linguistiques et contextuelles sont porteurs de traits directionnels. Voici la définition d'un trait directionnel □

Trait directionnel

Un trait directionnel est une information sémantique minimale portée par une expression linguistique ou attribuée à une hypothèse contextuelle, participant à la construction d'une inférence directionnelle.

Selon la nature de l'information linguistique porteuse du trait, le trait directionnel sera fort ou faible. Les hypothèses contextuelles, ainsi que les expressions procédurales morphologiques, possèdent des traits forts □ cela signifie que le trait directionnel associé, comme résultat interprétatif, à l'énoncé est celui du connecteur lorsqu'il y a en a un et celui de l'hypothèse contextuelle accessible. D'un autre côté, les informations procédurales morphologiques, comme les temps verbaux et les informations conceptuelles, sont porteuses de traits faibles □ la caractéristique principale d'un trait faible est de pouvoir être annulé par un trait fort. D'un autre

côté, tant du point de vue des traits forts que des traits faibles, il existe une relation de force, correspondant à la hiérarchie des informations donnée dans la figure 2.

Voici la hiérarchie des traits du MID ☐

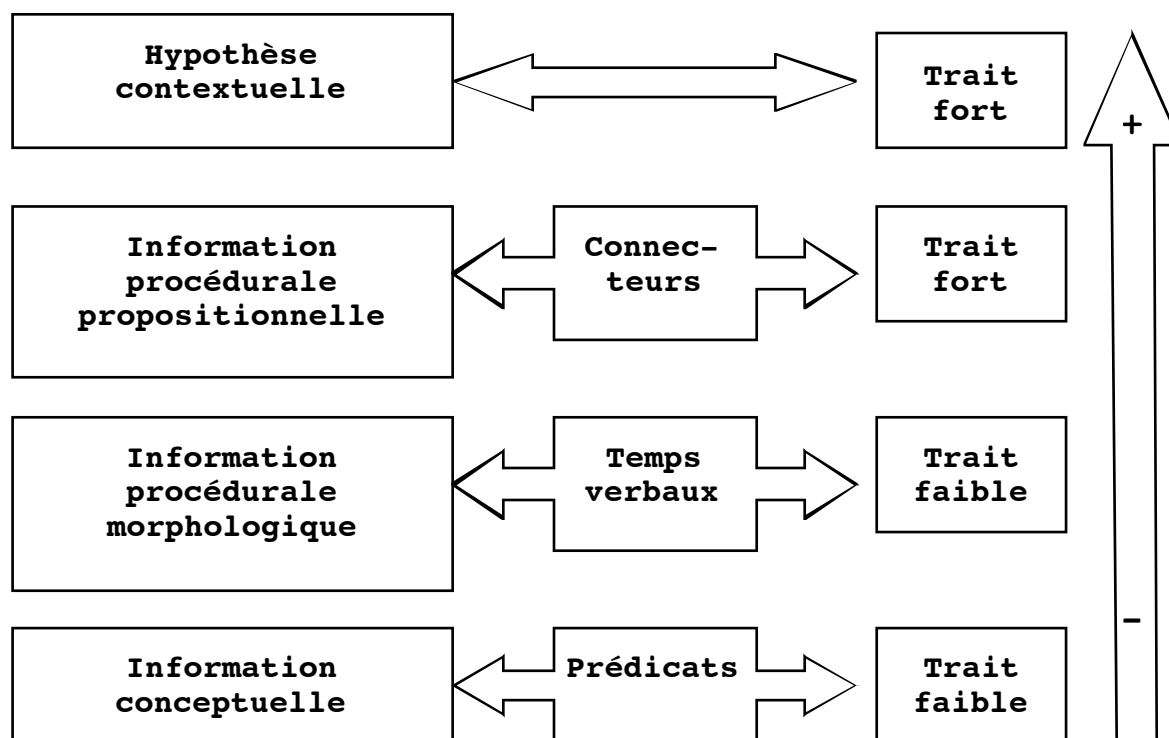


Figure 10 : hiérarchie des traits directionnels

Nous n'allons pas ici justifier l'ensemble de cette hiérarchie, mais simplement montrer quelles sont les conditions sur les traits directionnels.

Le principe à la base de l'analyse en termes de traits directionnels est que la computation des traits directionnels associés aux expressions linguistiques doit être compatible avec l'hypothèse contextuelle pertinente dans le contexte ☐ c'est ce que stipule le principe A et le fait que dans la hiérarchie des traits directionnels, l'hypothèse contextuelle est la plus forte. En second lieu, il faut que les traits directionnels de l'hypothèse contextuelle soient compatibles avec les traits directionnels portés par les expressions linguistiques ☐ en ce sens, une ID est le produit compositionnel des traits directionnels des énoncés. Lorsque les traits directionnels sont incompatibles entre eux, la conséquence est un jugement de cohérence négatif ou un problème d'interprétation.

Pour calculer le trait directionnel d'un énoncé, il faut ajouter aux principes A, B et C deux nouveaux principes (D et E) ☐

D. Un trait fort domine un trait faible ou une suite de traits faibles.

E. Un trait faible ou une suite de traits faibles doit être validé par un trait fort.

Le principe D permet de faire certaines prédictions, notamment qu'un connecteur peut annuler les informations directionnelles portées par les temps verbaux ou les prédicats d'événements, ou encore qu'une hypothèse contextuelle peut annuler de telles informations. Les discours (26) et (27) illustrent ces cas de figure

(13) Max poussa Jean, parce qu'il tomba en se prenant les pieds dans une racine.

(14) Max poussa Jean. Il était tombé en se prenant les pieds dans une racine.

Dans les deux cas, l'interprétation est l'inférence en arrière (IAR). En (26), c'est le trait fort en arrière de *parce que* qui annule les traits faibles associée à la règle conceptuelle (causale) *pousser-tomber* (28) et au trait faible en avant du passé simple, alors qu'en (27) c'est une hypothèse contextuelle qui annule la règle conceptuelle, hypothèse cette fois-ci confirmée par le trait (faible) en arrière du plus-que-parfait

(15) <pousser (x,y)> CAUSE <tomber (y)>

Le principe E demande que tout trait faible soit confirmé par un trait fort soit celui donné par un connecteur, soit celui donné par une hypothèse contextuelle. Ici, les exemples (29) et (30) montrent que les traits faibles des informations conceptuelles et procédurales morphologiques sont confirmés, soit par un connecteur (29), soit par une hypothèse contextuelle (30)

(16) Jean tomba, parce que Max l'avait poussé.

(17) Jean tomba. Max l'avait poussé.

On le voit, outre les conditions d'assignation d'un trait directionnel à un discours, le MID fixe par convention des traits directionnels aux différentes informations linguistiques. Voici un tableau résumant, pour certains temps verbaux, connecteurs et informations conceptuelles, une liste de traits directionnels (les traits faibles sont notés en minuscules, les traits forts en majuscule)

EXPRESSIONS	TRAIT DIRECTIONNEL	NOTATION
Passé simple	[iav]	[iav _{PS}]
Plus-que-parfait	[iar]	[iar _{PQP}]
Passé composé	[is]	[is _{PC}]
<i>et</i>	[IAV]	[IAV _{ET}]
<i>parce que</i>	[IAR]	[IAR _{PQ}]
<i>pousser (...tomber)</i>	[iav]	[iav _P]
<i>(tomber...) pousser</i>	[iar]	[iar _P]

Figure 11 : traits directionnels et expressions linguistiques

Il nous reste maintenant à montrer comment formellement le MID assigne une ID à un énoncé. Nous allons faire une hypothèse supplémentaire sur le type d'algorithme d'assignation d'une ID.

4. **Algorithme d'assignation d'une Inférence Directionnelle**

Le MID est un modèle d'interprétation à la fois compositionnel et contextuel. Cela signifie que l'information directionnelle calculée sur la base des traits directionnels doit être contrôlée pragmatiquement pour être confirmée ou infirmée, ce que nous pouvons représenter de la manière suivante □

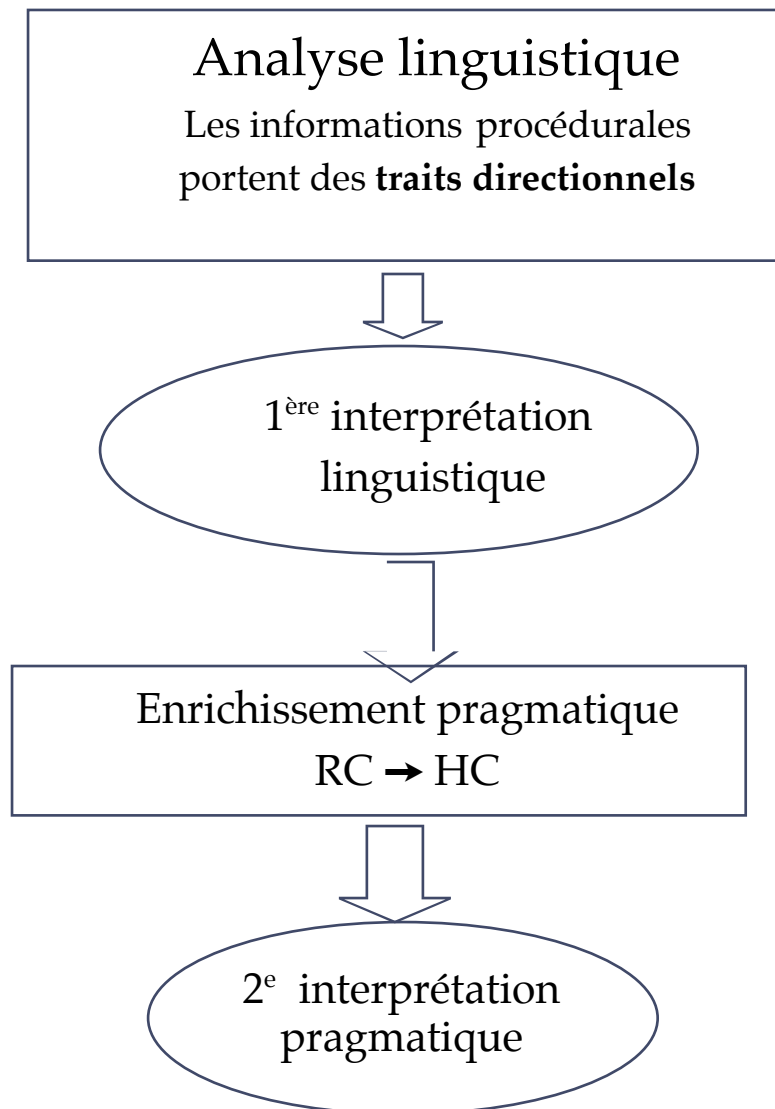


Figure 12 : l'architecture d'analyse du MID

Nous allons prendre un exemple et produire une analyse plus complète ☐

(18) Jean tomba parce que Max l'avait poussé.

Cet exemple produit comme résultat une inférence en arrière (IAR) ☐ on comprend que Max a poussé Jean avant et qu'ensuite Jean est tombé, et aussi que ces deux événements sont en relation causale. Voici comment le MID va représenter la séquence d'interprétation donnée par la figure 12 ☐

une hypothèse contextuelle (prémisse implicite)¹¹ est liée à l'accès à une règle conceptuelle de nature causale ☐

(19) RC ☐ <pousser (x, y)> CAUSE <tomber (y)>

(20) HC ☐ Si Max pousse Jean, alors Jean tombe ensuite

Le recours à l'hypothèse contextuelle (33) confirme le trait fort [IAR] obtenu par une première interprétation, linguistique. L'interprétation est donc consistante et la sortie du processus va produire l'interprétation finale (24) ☐

(21) L'événement [Max pousse Jean] précède et cause l'événement [Jean tombe]. L'algorithme d'assignation d'une inférence directionnelle est donc le suivant ☐

1. assignation aux deux énoncés E1 et E2 d'un trait directionnel par composition ☐
2. assignation au segment E1-E2 d'un trait directionnel par composition ☐
3. formation d'une hypothèse contextuelle sur la base d'une règle conceptuelle, s'il y a en a une ☐
4. validation de l'inférence directionnelle par l'hypothèse contextuelle.

5. **Connecteurs, traits directionnels et cohérence du discours**

Nous aimerions maintenant contribuer de manière plus précise à la question des connecteurs. Si nous résumons les propositions que nous avons faites jusqu'ici, nous pouvons dire que les connecteurs ont les propriétés suivantes ☐

1. les connecteurs contribuent de manière spécifique à l'interprétation des discours ☐ ils permettent de faire des inférences qu'on aurait pas pu tirer sans leur présence ☐
2. les connecteurs ont un contenu essentiellement procédural ☐ lorsque leur contenu est procédural et conceptuel, l'information conceptuelle concerne la nature de la relation et le contenu procédural le calcul des effets contextuels ☐
3. les connecteurs sont porteurs de traits forts ☐ lorsque leur contenu conceptuel porte sur des événements, leur information procédurale consiste en un trait directionnel fort ☐

¹¹ En accord avec la Théorie de la Pertinence, nous parlons ici de prémisse implicite, car l'hypothèse contextuelle est construite sur la base d'une information conceptuelle encodée lexicalement.

4. les connecteurs ont pour domaine des RM d'événements □ leur fonction est de permettre le groupement et le séquençement de Représentations Mentales d'événements.

Nous aimerions maintenant préciser chacun de ces points.

1. La première question concerne la contribution effective du connecteur à l'interprétation du discours. L'une des hypothèses que nous avons fait est que le connecteur autorise de tirer des inférences que l'on ne pourraient pas tirer sans lui. Se pose alors le problème des contrastes tels que (35)-(36) □ et (37)-(38) □

(22) L'avion atterrit et les passagers descendirent.

(23) L'avion atterrit. Les passagers descendirent.

(24) Jean tomba, parce que Max l'avait poussé.

(25) Jean tomba. Max l'avait poussé.

En première analyse, les connecteurs *et* et *parce que*, qui sont associés respectivement à des traits directionnels forts en avant et en arrière, voient leur contribution compromise par le fait que les inférences en avant et en arrière peuvent être tirées sans leur présence. On notera quand même que leurs propriétés sémantiques sont loin d'être nulles, comme le montrent les permutations des connecteurs et de l'ordre des énoncés en (39)-(42) □

(26) □? L'avion atterrit, parce que les passagers descendirent.

(27) □? Jean tomba et Max l'avait poussé.

(28) Les passagers descendirent, parce que l'avion atterrit.

(29) Max avait poussé Jean et Jean tomba.

La contribution sémantique des connecteurs est donc loin d'être nulle. Mais alors, comment expliquer que les mêmes inférences peuvent être tirées avec ou sans connecteur □ Notre réponse sera la suivante □ *un connecteur a pour particularité de rendre explicite la connexion*. Mais quelle différence y a-t-il entre rendre explicite une connexion et l'impliciter □ Afin de donner une réponse plus précise à cette question, nous allons aborder le deuxième problème.

2. Le deuxième problème est lié à la nature des informations, conceptuelles et/ou procédurales, associées aux connecteurs. Nous ferons les hypothèses suivantes sur les connecteurs *et* et *parce que* □

- a. *et* encode de l'information procédurale [IAV] et son contenu conceptuel se limite à contraindre la relation à des individus événements.

- b. *parce que* encode de l'information conceptuel (e1 *parce que* e2 \square e2 CAUSE e1) et de l'information procédurale [IAR].

On voit donc que le type de contenu n'est pas le même et qu'il n'y a pas de symétrie entre ces connecteurs \square *parce que* explicite la causalité et l'inversion temporelle, alors que *et* n'est associé qu'à l'ordre temporel (l'inférence en avant). Si la causalité est inférable, elle est liée à une règle conceptuelle causale et non au connecteur, comme le montrent les exemples suivants \square

(30) Le verre est tombé et il s'est cassé

(31) RC \square <tomber (verre)> CAUSE <se_casser (verre)>

Le caractère unidirectionnel de la relation causale explique pourquoi les versions symétriques de (43) donnent des résultats bizarres \square

(32) \square ? Le verre s'est cassé et il est tombé.

(33) \square ? Le verre est tombé, parce qu'il s'est cassé.

Nous avons donc une réponse partielle à la question posée, qui est de nature négative. Pour qu'un connecteur puisse être utilisé pour rendre explicite une connexion, il ne doit pas y avoir de conflit entre son contenu procédural ou conceptuel et une règle conceptuelle (causale ou autre) accessible. Si tel est le cas, alors le discours est incohérent¹². Quelle est maintenant le versant positif de la réponse à notre question \square ? Nous allons essayer de répondre à l'aide du troisième problème.

3. Les connecteurs sont porteurs de traits forts, notamment de traits directionnels lorsqu'ils connectent des événements. La motivation d'un trait fort pour les connecteurs est d'ordre empirique et théorique \square
- a. La motivation empirique est que le connecteur impose la lecture que son trait porte, ce qui a pour conséquence une *inacceptabilité pragmatique* en cas de conflit entre le trait fort du connecteur *et* et le contenu d'une règle conceptuelle ou causale accessible.

¹² Dans le cas d'exemples comme (45) et (46), l'esprit a tendance à chercher une interprétation cohérente avec le principe de pertinence. Rappelons que ce qui permet de fonder cognitivement le principe de pertinence est le principe de charité (cf. Reboul & Moeschler 1998b), selon lequel l'interlocuteur supposer que le locuteur est rationnel.

- b. La motivation théorique est que si le connecteur possède un contenu conceptuel et/ou procédural, alors ce contenu doit jouer un rôle dans l'interprétation du discours.

Nous avons vu dans ce qui précède deux cas de figure différents. Dans le premier cas, le connecteur ne fait que confirmer ce que l'on aurait pu inférer sans lui ou la relation est implicite (sans connecteur), ou elle est explicitée et plus forte (avec connecteur). Dans le second cas de figure, le contenu du connecteur est en contradiction ou en conflit avec les autres traits directionnels (portés par des informations procédurales morphologiques ou conceptuelles). Mais nous devons envisager un troisième cas de figure, celui dans lequel, sans le connecteur, l'interprétation du discours n'est pas possible. C'est ce cas de figure qui justifie le recours aux représentations mentales, et notamment aux notions de groupement et de séquençement.

4. Notre quatrième proposition est de dire que les connecteurs connectent des événements, et ont ainsi pour domaine des Représentation Mentales d'événement. Nous allons développer deux questions, qui devraient nous permettre de répondre à la question de la contribution des connecteurs dans le discours.

- a. La première question est de savoir comment nous pouvons interpréter des énoncés dont le contenu de représentation ne contient pas de lien causal ou temporel. Soient les énoncés suivants

(34) Abi ne mange plus de tarte aux pommes. Axel a commencé à manger de la salade.

(35) Abi ne mange plus de tarte aux pommes, *parce qu'*Axel a commencé à manger de la salade.

L'interprétation de (47) est totalement indéterminée le locuteur peut avoir voulu communiquer que la série d'événements <Abi mange de la tarte aux pommes> contraste ou précède une autre série d'événements <Axel mange de la salade>, ce que permet d'explicitier la présence des connecteurs *mais* et *et* en (49) et (50)

(36) Abi ne mange plus de tarte aux pommes, *mais* Axel a commencé à manger de la salade.

(37) Abi ne mange plus de tarte aux pommes *et* Axel a commencé à manger de la salade.

Quelle est donc, en contraste, la fonction d'un connecteur ? Elle permet de rendre manifeste, c'est-à-dire d'explicitier, une relation entre événements que son absence de ne permet pas d'inférer, *lorsqu'aucune relation conceptuelle ou causale n'existe entre les*

événements. Dans le cas de (48), c'est une relation causale que le destinataire doit inférer, et même si celle-ci n'est pas évidente, il peut la justifier par un certain nombre d'hypothèses contextuelles plus ou moins directement manifestes (par exemple, le fait que Axel mange la salade d'une manière particulièrement répugnante peut conduire sa sœur à renoncer au dessert).

De toute façon, un connecteur est ici indispensable pour permettre une interprétation déterminée et spécifique du discours, car les informations conceptuelles fournies par les prédicats d'événements ne suffisent pas. Si les informations conceptuelles ne sont pas suffisamment précises et si aucun connecteur ne compense ce manque, aucune opération (de groupement notamment) ne pourra de produire. On voit donc quelle est la contribution du connecteur : permettre non seulement de tirer des conclusions que l'on ne pourrait pas sans lui, mais surtout de déterminer la nature du groupement des représentations mentales d'événements.

- b. La deuxième question est de savoir quelle est précisément la contribution des contenus respectivement conceptuels et procéduraux des connecteurs au groupement des événements. Jouent-ils un rôle identique ou différent ? Nous aimerions encore une fois répondre à cette question en contrastant les contributions des connecteurs *et* et *parce que*.

Leur contribution contraste sur deux points : du point de vue des informations procédurales, sur la direction des relations temporelles (inférences directionnelles) ; du point de vue des informations conceptuelles, par un contenu conceptuel fort (*parce que*) vs faible (*et*) de contenu conceptuel. Comment rendre compte de ce fait ? Nous allons revenir au format des représentations mentales d'événements, et notamment aux différents champs ouverts par une RM-groupement. Lors qu'un connecteur groupe dans une nouvelle RM-événement des RM-événements atomiques, ce sont les entrées logiques et séquençement de la RM complexe qui sont remplis : il est en effet primordial de partitionner l'entrée logique, pour savoir de quels événement la RM complexe est composée ; en second lieu, il faut pouvoir spécifier la nature du séquençement (IAV, IAR, inclusion temporelle ou absence de relation temporelle) entre les événements.

Cette première contribution exploite l'information procédurale du connecteur, sous l'hypothèse que l'information temporelle directionnelle fournie par les connecteurs est directionnelle. Mais si l'on se limitait à la seule contribution procédurale des connecteurs, la conclusion légitime serait que pour des discours

identiques comme (51) et (52), nous obtiendrions la même représentation, donnée dans la figure 14¹³ □

(38) Jean est tombé, parce que Max l'a poussé (IAR)

(39) Max a poussé Jean et il est tombé (IAV)

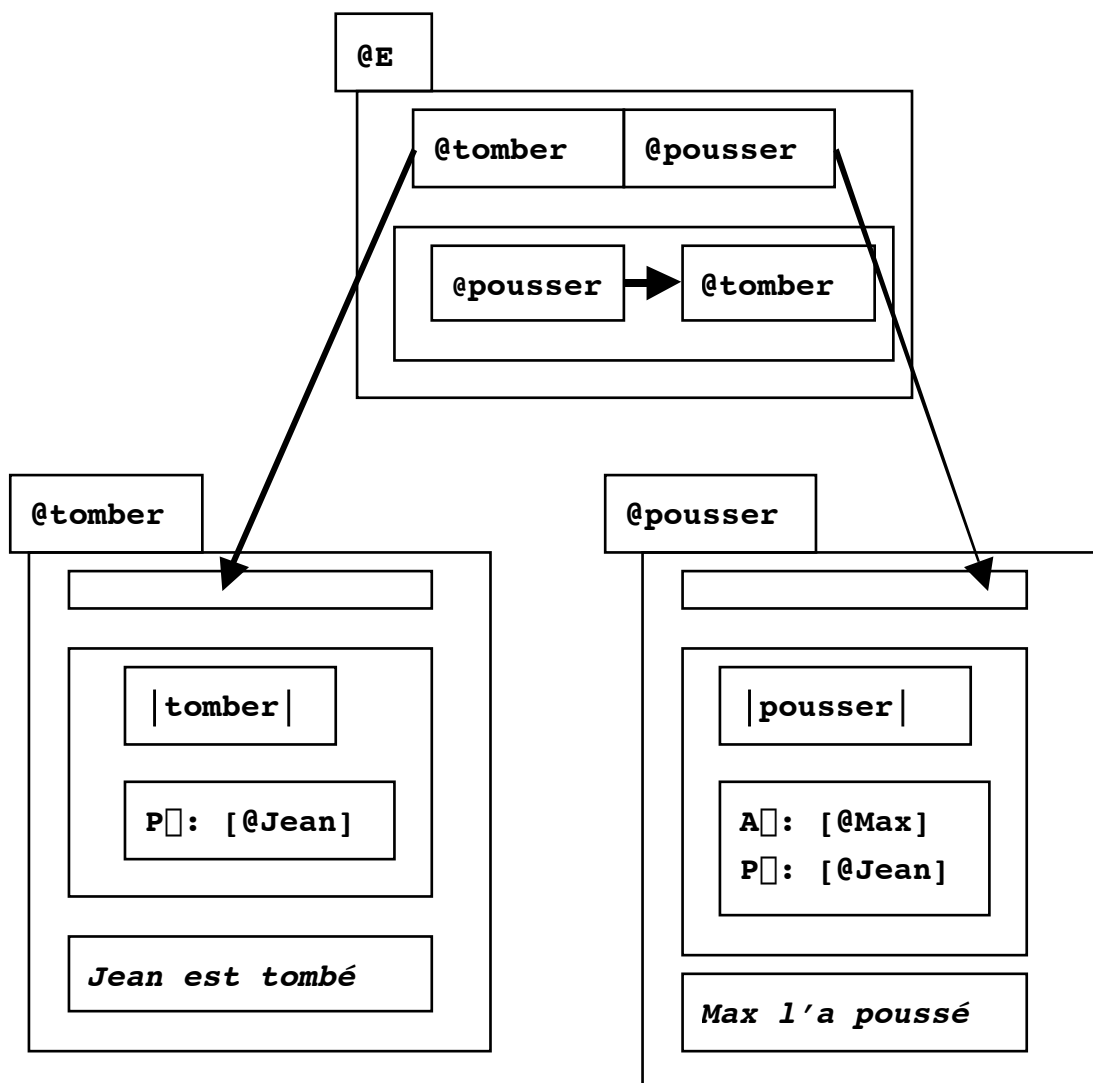


Figure 14 : RM-événement complexe pour (51) et (52)

Il est clair que la RM complexe doit pouvoir spécifier la nature de la relation, et le fait notamment qu'en (51), le locuteur communique de manière explicite qu'il y a

¹³ C'est d'ailleurs l'hypothèse standard faite dans Moeschler (2000, 88), justifiée par le fait que les représentations mentales décrivent des événements et leurs relations, et non des discours.

une relation causale entre les deux événements, ce qu'il ne dit pas en (52)¹⁴. Il est donc nécessaire de pouvoir représenter l'information conceptuelle des connecteurs, et à ce titre, les discours (51) et (52) recevront respectivement les analyses données dans les figures 15 et 16.

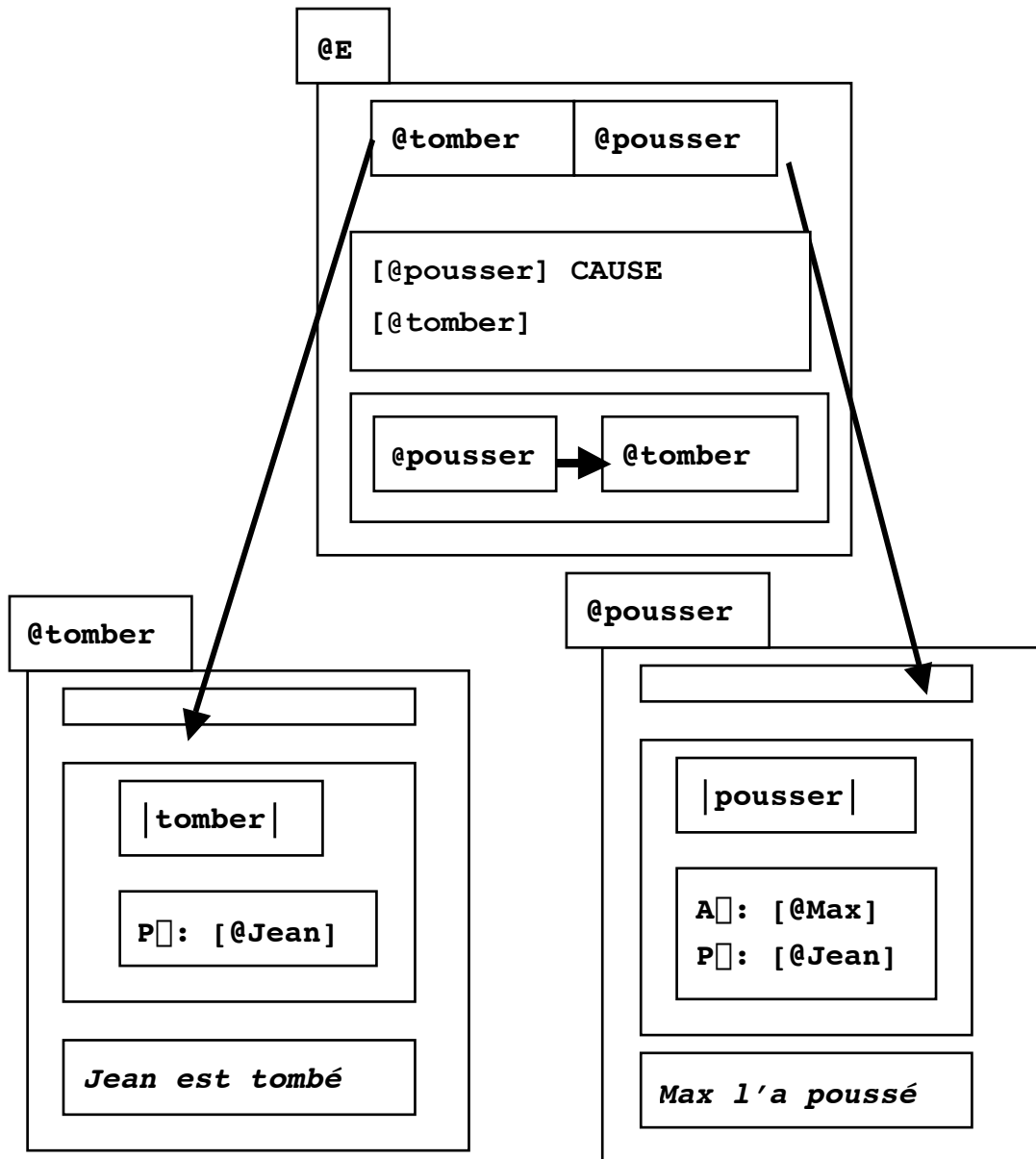


Figure 15 : RM-événement complexe pour (51)

¹⁴ L'interlocuteur est en droit de faire cette hypothèse et de déduire une relation causale, mais ce n'est pas ce que communique par son discours le locuteur; celui-ci se limite à la relation temporelle.

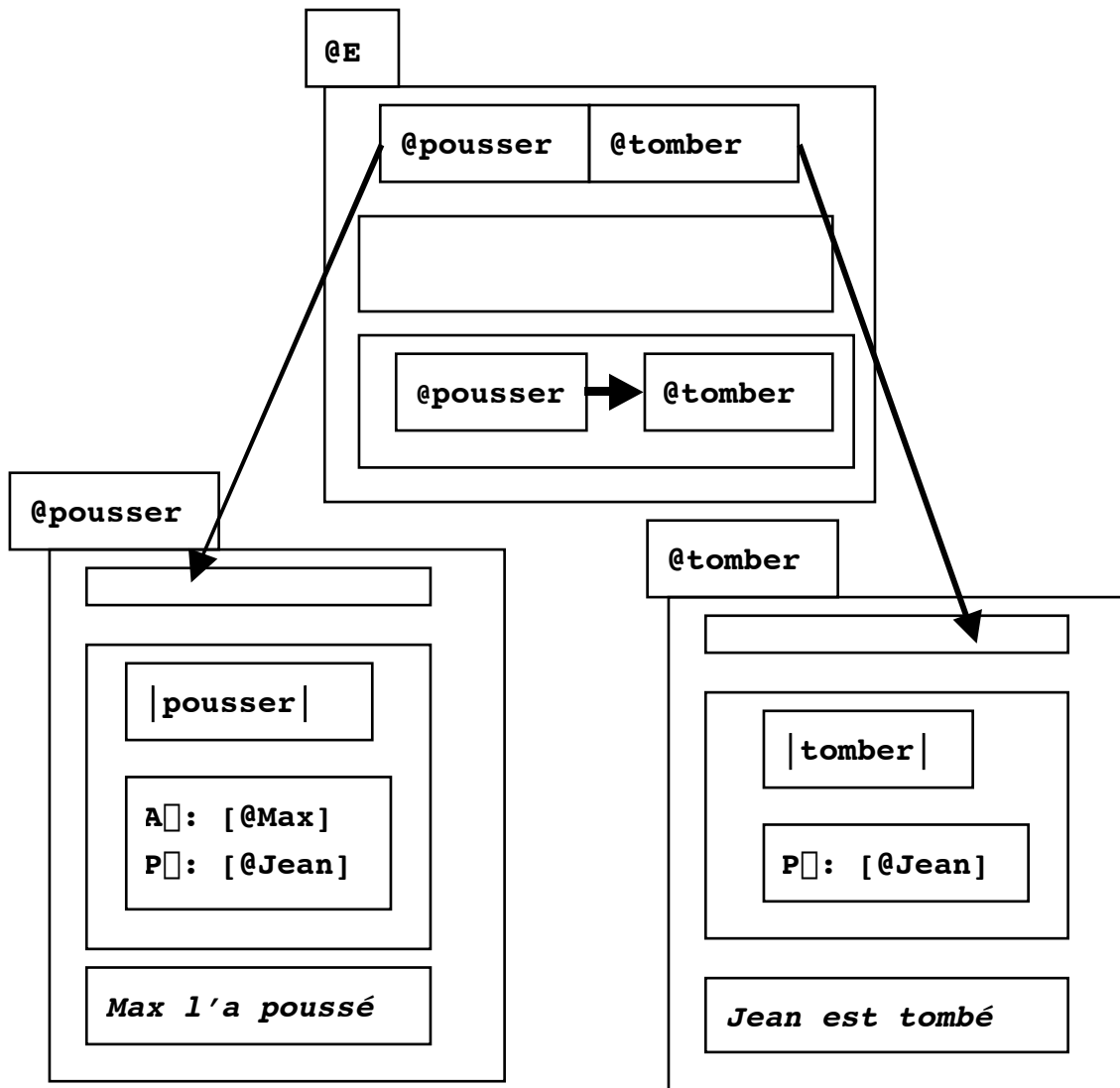


Figure 16 : RM-événement complexe pour (52)

L'entrée encyclopédique de la RM complexe correspondant à (51) est remplie, parce que le connecteur *parce que* a comme contenu conceptuel une relation causale. Celle de (52) est laissée vide, non pas parce qu'il n'y a pas de relation causale entre les deux événements, mais simplement parce que le connecteur *et* a un contenu conceptuel faible se limitant à spécifier la nature d'événements des individus connectés. À ce titre, la représentation mentale globale (52) peut très bien être complétée et spécifier, par enrichissement, la relation causale, si une telle interprétation est pertinente — elle sera inférée, mais elle n'est pas, à strictement parler, communiquée par l'énoncé.

6. Retour sur l'énonciation

Avant de conclure, nous aimerions revenir sur nos exemples initiaux, et notamment le contraste entre (3) et (4), reproduits ici en (53) et (54) □

(40) Pierre est là, mais Jean ne le verra pas.

(41) Pierre est là, mais ça ne regarde pas Jean.

Si notre analyse des connecteurs est correcte, elle doit pouvoir faire la différence entre ces deux emplois de *mais* et spécifier, dans le formalisme de la Théorie des Représentations Mentales la différence liée à la nature de l'enchaînement (sur des faits *vs* sur des énonciations). Nous faisons ici l'hypothèse (cf. Grivard 2000 pour une application systématique à l'analyse du dialogue, et notamment du Dialogue-Homme-Machine) que les actes d'énonciation sont des événements de dire dont le participants sont le locuteur (agent), l'interlocuteur (destinataire) et le contenu propositionnel (patient). Ainsi le contraste entre (53) et (54) tient au fait qu'en (53), *mais* contraste un état présent (la présence de Pierre) et un autre état (futur), dans lequel Jean ne le voit pas, alors qu'en (54), c'est l'événement d'informer (un acte de *dire que* au sens de Sperber & Wilson 1986, 1995) et un autre événement d'ordonner (un acte de *dire de*). Ainsi, l'entrée encyclopédique de la RM-groupement contiendra les informations suivantes □

(42) [@état présent] CONTRASTE [@état futur]

(43) [@informer] CONTRASTE [@ordonner]

On le voit, la capacité d'un connecteur d'enchaîner sur des faits ou des énonciations n'est pas une propriété mystérieuse □ elle n'est que la conséquence du fait que les connecteurs ont dans leur portée des événements.

7. Conclusion

Nous pouvons maintenant donner une réponse positive à la question de la contribution des connecteurs à l'interprétation des discours. Les connecteurs donnent des instructions sur la nature du groupement, la nature du séquençement et la nature de relation causale entre événements. C'est par l'intermédiaire des informations tant procédurales que conceptuelles définissant leur contenu instructionnel (leur contrainte sémantique sur la pertinence) que les connecteurs déterminent les modalités de groupement des représentations mentales d'événements.

Bibliographie

- Anscombe J.C. & Ducrot O. (1983), *L'argumentation dans la langue*, Bruxelles, Mardaga.
- Blakemore D. (1987), *Semantic Constraints on Relevance*, Oxford, Blackwell.
- Carston R. (1993), «Conjunction, explanation and relevance», *Lingua* 90, 1/2, 27-48.
- Draoulec A. Le (1997), *Etude présuppositionnelle des subordonnées temporelles*, Thèse de doctorat, Université Toulouse-le-Mirail.
- Ducrot O. (1980), «Analyse de textes et linguistique de l'énonciation», in *Les mots du discours*, Paris, Minuit, 7-56.
- Ducrot O. et al. (1980), *Les mots du discours*, Paris, Minuit.
- Grisvard O. (2000), *Représentation et gestion du dialogue oral homme-machine de commande*, Thèse de doctorat, Université de Nancy 1.
- Kang'ethe F. I. (en préparation), *Les temps du passé du swahili* Une lecture pragmatique, Thèse de doctorat, Université de Genève.
- Luscher J.M. (1994), «Les marques de connexion des guides pour l'interprétation», in Moeschler J. et al., *Langage et pertinence. Référence temporelle, anaphore, connecteurs et métaphore*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 175-227.
- Luscher J.M. (1999), *Éléments d'une pragmatique procédurale. Le rôle des marques linguistiques dans l'interprétation*, Thèse de doctorat, Université de Genève.
- Moeschler J. (1985), *Argumentation et conversation*, Paris, Hatier.
- Moeschler J. (1996), *Théorie pragmatique et pragmatique conversationnelle*, Paris, A. Colin.
- Moeschler J. (1999), «Linguistique et pragmatique cognitive. L'exemple de la référence temporelle», *Le Gré des Langues* 15, 10-33.
- Moeschler J. (2000), «Le Modèle des Inférences Directionnelles», *Cahiers de Linguistique Française* 22, 57-100.
- Moeschler J. & Reboul A. (1994), *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*, Paris, Seuil.
- Reboul A. & Moeschler J. (1998a), *Pragmatique du discours. De l'interprétation de l'énoncé à l'interprétation du discours*, Paris, Armand Colin.

- Reboul A. & Moeschler J. (1998b), *La pragmatique aujourd'hui. Une nouvelle science de la communication*, Paris, Le Seuil (Points).
- Reboul A. (2000), «La représentation des éventualités dans la Théorie des Représentations Mentales», *Cahiers de Linguistique Française* 22, 13-55.
- Reboul A. et al. (1997), *Le projet CERVICAL. Représentations mentales, référence aux objets et aux événements*, ms.
- Rossari C. (2000), *Connecteurs et relations de discours des liens entre cognition et signification*, Nancy, PUN.
- Roulet E. et al. (1985), *L'articulation du discours en français contemporain*, Berne, Peter Lang.
- Schiffrin D. (1987), *Discourse Markers*, Cambridge, CUP.
- Sperber D. & Wilson D. (1986), *Relevance. Communication and Cognition*, Oxford, Blackwell.
- Sperber D. & Wilson D. (1995), *Relevance. Communication and Cognition*, 2e édition, Oxford, Blackwell.
- Van der Henst J.B. , Carles L. & Sperber D. (2000), «Truthfulness and relevance in telling the time», ms, <http://www.dan.sperber.com/telling.htm>
- Wilson D. & Sperber D. (1990), «Forme logique et pertinence», *Cahiers de Linguistique Française* 11, 13-35.
- Wilson D. & Sperber D. (1993), «Linguistic form and relevance», *Lingua* 90, 1/2, 1-25.